

La Ribot, touches de distinction

Lors de la présentation qui aura lieu demain dimanche au Palais de Velázquez de Madrid culmine le projet Panoramix que La Ribot a mis en scène au cours de cette semaine y qui réunit les trois grandes séries de Pièces distinguées que cette artiste multidisciplinaire a montées pendant les dix dernières années.

Dans une interview importante que Catherine David fit à Paul Virilio dans le cadre de la préparation de la dixième Documente de Kassel, l'auteur de L'esthétique de la disparition, signale qu'aujourd'hui il a les arts plastiques en horreur: "Il ne reste plus rien, tout est terminé pour moi". Cependant, il affirme porter toujours l'intérêt le plus vif à la vidéo, le théâtre et la danse, citant, parmi d'autres œuvres, Région Centrale, de Michael Show, Paysage sous surveillance de Heiner Müller et les exploits corporels des danseurs de William Forsythe, un exemple selon lui, de la dislocation contemporaine. La danse contemporaine est sans aucun doute un des terrains créatifs les plus dynamiques et perméables, qui assume l'hybridation en tant que destin. Il est significatif que ce n'est maintenant que commence à se développer une réflexion historico-esthétique ambitieuse sur les imposantes prises de position et traditions qui distinguent, par exemple, des chorégraphes comme Merce Cunningham - et sa dynamique asymétrique extraordinaire en relation avec le processus sonore de Cage -, Pina Bausch - livrée à la théâtralité des gestes quotidiens pleins d'une mélancolie poétique - Forsythe - qui trouve dans la perte des petits détails que le noyau ridicule du sublime nous oblige à assumer une glaciation (la neige qui tombe quand le corps aborigène perçoit la montée de la putréfaction) ou, en termes contemporains, qui prend conscience de la déconstruction en marche-. J'ai la sensation que les propositions de La Ribot, assumées aussi bien par des galeries de grand prestige comme Soledad Lorenzo, que par le Musée National Centre des Arts Reina Sofía, permettront une ouverture absolue du champs de la danse contemporaine vers de nouveaux publics. Elles faciliteront surtout l'apparition d'un horizon interprétatif rénovateur, en espérant qu'il s'accordera avec la volonté d'indiscipline qui vibre dans chacune des pièces produites par cette singulière danseuse.

La fin des limites

Je dois aussi signaler qu'il n'est pas nécessaire de compartimenter les travaux de cette chorégraphe qui est capable de faire une œuvre sur support vidéo à partir du plat traditionnel du Pa amb tomàquet ("Le pain à la tomate") à l'intérieur d'une catégorie (il vaudrait mieux parler d'un nid taxinomique) déterminée: "En fin de compte - déclare La Ribot - toutes ces classifications, théâtre, mime, danse, musique, commencent à disparaître, et tout se transforme en théâtre visuel, théâtre danse, art visuel performance, arts scéniques... Il me semble que les gens commencent à se montrer plus souples avec le terme danse, c'est quelque chose qui me semble définitif pour cet art. Bien que certains critiques anglo-saxons parlent de live art et établissent des liens entre les Still distinguished et la performance, il convient de tenir compte que les processus de La Ribot, qui mènent à ce que j'aime à interpréter comme des poses, démontent, avec pas mal de sens de l'humour, l'héroïsme ou l'exorcisme conventionnels de la violence, ou plutôt, rhétoriques : (le modèle athlétique ou chamanique) caractéristiques de ces événements qui commencèrent à se développer à partir de créateurs comme Kaprow ou, particulièrement, dans le vagabond Fluxus. En même temps, cette danseuse, terriblement solitaire dans ses interprétations, qui affronte avec fermeté son dépouillement, en traitant le corps comme un "vêtement étrange" (elle retourne à l'idée de Perniola de sex appeal et de l'inorganique), ne rentre pas dans une narration théâtrale.

Les événements chorégraphiques de La Ribot ont un ton et une portée mémorables qui nous poussent à l'expérience du "se sentir" et, curieusement, à une distance presque impossible à combler.

Le corps lui-même, dans son étrangeté, finit par être traité comme un objet, ce qui permet alors l'émergence, plus que d'un art du "soin de soi", d'une conscience de la singulière étrangeté du corps,

quelque chose de semblable à ce que Lacan appela extimité ; un processus historique moderne de la danse qui a permis qu'apparaisse un type de geste de menace qui n'est pas essentiellement interrompu ou frustré, mais qui est quelque chose de déjà fait, ébauché pour ne pas être achevé, ne pas être mené à son terme. Dans cet événement gestuel devient visible la détention, la durée ou, en parodiant Duchamp, le retard. Peut-être que les paralysies corporelles de La Ribot sont des événements traités comme s'ils étaient ready-mades, des actions quotidiennes, comme celle de boire une bouteille d'eau, qui, au cours d'un sabotage (en complicité avec le spectateur), acquièrent un ton parodico-dramatique. Nous sommes donc face à des événements chorégraphiques composés de traces, des éléments qui peuvent produire non seulement du divertissement, mais aussi de la peur de définir ce qui est irrévocable, des concrétions de la relation en miroir et de la référence mouvante. Dans les *Still distinguished*, les objets fonctionnaient, à certains moments (comme dans l'arrangement d'éléments en un *Candida Illuminâris*), comme dans une installation. La Ribot semble être soumise à une compulsion semblable à celle du minimalisme, qui, en plaçant une chose derrière l'autre, exemplifie le nominalisme obsessionnel, avec cependant, un ton plus humoristique que nihiliste. Ce qui est certain c'est que les choses, disposées dans un espace qui est commun à la danseuse et au public, littéralement disloqué, ne sont pas des fétiches, elles entrent au contraire en action, interagissent avec le corps, sont douées de sens.

"Toujours, encore, pendant, donc".

Dans des notes à propos de *Still distinguished*, La Ribot signale qu'elle préfère plutôt parler de présentation que de représentation. Il y a dans ces œuvres une recherche du temps extatique et de la pose qui, cependant, se concrétise dans le "toujours, encore, pendant, donc" et dans le photogramme. Sa défense du sentiment océanique ne la mène pas à la totalisation ou au mysticisme, mais plutôt à une focalisation sur les petits détails, en rapprochant son esthétique particulière du genre classique de la nature morte; le support de l'hétéroclite n'étant pas une table (la scène répétée des vanitas) mais la peau, cette fine frontière de laquelle la Ribot tente de nous rapprocher. Il est nécessaire de rester ouvert à l'inouï pour partager l'espace avec cette danseuse radicale dans le défi de *Panoramix* (un spectacle d'une durée de trois heures dans lequel elle rassemble dix ans de travail), mais il faut également essayer de toucher le corps, la métamorphose de la danse, avec l'incorporité du sens. Peut-être le sens est-il une touche, quelque chose qui reconnaît le port de la figure, qui montre que la jouissance a surtout à voir avec le toucher, quelque chose qui peut se faire, bien entendu, avec la vue et la pensée. "Toucher l'interruption du sens - dit Jean-Luc Nancy-, c'est là ce qui, pour ma part, m'intéresse dans le cas du corps". Les événements chorégraphiques de La Ribot ont un ton et une tension mémorables qui nous poussent jusqu'à l'expérience du "se sentir", jusqu'à ce jeu de gestes qui se déroulent très près et, curieusement, à une distance presque impossible à combler. "Les êtres humains - écrit John Berger - furent créés pour la danse. Ils le furent. C'est seulement quand ils dansent que se transforment en don, en pur don, tout ce qu'ils peuvent faire; leurs capacités et leur génie, toutes leurs ruses, tous leurs mensonges et toutes leurs terribles vérités. Des êtres créés pour le tango". Il est évident que la danse traverse nos vies, le corps se livre à un plaisir qui est, également, une manière de rendre compte de ce qui nous obsède. La fascinante étrangeté, la distinction chorégraphique (indisciplinée comme la propre peau) de La Ribot, ne cessent de nous donner des raisons de réfléchir, bien qu'elles nous émeuvent avec plus de force encore, obligeant aussi celui qui contemple à se déplacer, à commencer une autre route de sens.

La Ribot, toques de distinción

Con la entrega que tendrá lugar mañana domingo en el Palacio de Velázquez de Madrid culmina el proyecto Panoramix que La Ribot ha puesto en escena durante esta semana y que ha reunido las tres grandes series de Piezas Distinguidas que esta artista multidisciplinar ha montado en los últimos diez años.

En una importante entrevista que Catherine David realizó a Paul Virilio en el contexto de la preparación de la décima Documenta de Kassel, el autor de *La estética de la desaparición* señala que ahora le horrorizan las artes plásticas: "Ya no queda nada, todo se ha acabado para mí". Sin embargo, manifiesta que mantiene el más vivo interés por el video, el teatro y la danza, citando, entre otras obras. *Región Central*, de Michael Snow, los paisajes bajo vigilancia de Heiner Müller y las hazañas corporales de los bailarines de William Forsythe, un ejemplo, para él, de la dislocación contemporánea. Sin duda, es la danza contemporánea uno de los terrenos creativos más dinámicos y permeables, asumiendo la hibridación como un destino. Es significativo que apenas haya comenzado a desplegarse una reflexión histórico-estética ambiciosa sobre las impresionantes posiciones y "tradiciones" que marcan, por ejemplo, coreógrafos como Merce Cunningham- en su dinámica asimétrica extraordinaria con la procesualidad del sonido de Cage -, Pina Bausch - entregada a la teatralidad de los gestos cotidianos (lentos de una poética melancolía) - Forsythe -encontrando en La pérdida de los pequeños detalles que el núcleo ridículo de lo sublime nos obliga a asumir una glaciación (la nieve que cae cuando el cuerpo aborigen siente el ascenso de la putrefacción) o, en términos epocales, comprendiendo que la deconstrucción tiene lugar-. Tengo la sensación de que las propuestas de La Ribot, asumidas tanto por galerías del máximo prestigio como Soledad Lorenzo, cuanto por el Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, propiciarán una apertura absoluta del campo de la danza contemporánea hacia nuevos públicos y, sobre todo, facilitarán que aparezca un horizonte hermenéutico renovador, ojalá acorde con la voluntad indisciplina que late en cada una de las piezas que esta singular bailarina produce.

El fin de los límites

También debo señalar que no hay ninguna necesidad de compartimentar los trabajos de esta coreógrafa, que es capaz de hacer una obra (en soporte vídeo) a partir del tradicional plato del pa amb tomàquet dentro de una categoría (valdría más la pena hablar de nido taxonómico) determinada: "A fin de cuentas -ha declarado La Ribot- todas estas clasificaciones de teatro, mimo, danza, música, empiezan a desaparecer, y todo se convierte en teatro visual, teatro danza, arte visual performance, artes escénicas... Me parece que empiezan a ser más flexibles con el término danza, algo que me parece definitivo para este arte". Aunque algunos críticos anglosajones hablan de live art y establecen conexiones entre las still distinguished y el performance, conviene tener en cuenta que los procesos de La Ribot que llevan a lo que me gusta entender como poses desmontan, con bastante humorismo, el heroísmo o exorcismo de la violencia convencionales o, mejor; retóricos (el modelo atlético o chamánico) característicos de esos eventos que se comenzaron a desarrollar a partir de creadores como Kaprow o, especialmente, en el vagabundeo fluxus. Al mismo tiempo, esta bailarina, tremendamente solitaria en sus actuaciones, afrontando con entereza su despojamiento, tratando el cuerpo como una "vestidura extraña" (vuelve a la idea de Perniola del sex appeal de lo inorgánico), no se adentra en la narrativa teatral.

Los acontecimientos coreográficos de La Ribot tienen un tono y una extensión memorables que nos empujan a la experiencia del sentirse y, curiosamente, a una distancia casi insalvable

El propio cuerpo, en su rareza, termina por recibir un trato objetual, cumpliéndose, más que un arte del "cuidado de sí", una conciencia de la singular extrañeza del cuerpo, algo semejante a lo que Lacan

llamó extimité (extimidad), un proceso complejo en el que nos ponemos hondamente en relación con la Cosa. En última instancia, ese proceso histórico moderno de la danza ha permitido que surja un tipo de gesto amenazante que no está meramente interrumpido o frustrado, sino que es algo ya hecho, iniciado para no completarse, no ser llevado a su conclusión. En ese acontecimiento gestual se hace visible la detención, la demora o, parodiando a Duchamp, el retardo. Acaso las desconcertantes paralizaciones corporales de La Ribot sean acontecimientos tratados como si fueran ready-mades, acciones cotidianas como la de beber una botella de agua que, en un sabotaje (cómplice con el espectador), adquieren un tono paródico-dramático. Estamos, por tanto, ante unos acontecimientos coreográficos compuestos por huellas, elementos que pueden producir no sólo diversión, sino miedo a determinar lo irrevocable, concreciones de la relación en espejo y de la referencia transeúnte. En las Still distinguished los objetos funcionaban, en algunos momentos (como en la ordenación de elementos en Candida Illuminaris), como en una instalación. La Ribot parece entregada a una compulsión semejante a la del minimalismo, que, al poner una cosa detrás de la otra, ejemplifica el nominalismo obsesivo, bien es verdad que con un tono más humorístico que nihilista. Lo cierto es que las cosas, dispuestas por un espacio que es común a la bailarina y al público, literalmente dislocado, no son fetiches, antes al contrario, entran en acción, interactúan con el cuerpo, son dotadas de sentido.

"Todavía, aún, mientras, por lo tanto"

La Ribot advierte, en unas notas en torno a Still distinguished que le interesa más hablar de presentación que de representación. Hay en esas obras una búsqueda del tiempo estático y de la pose que, sin embargo, se concreta en el "todavía, aún, mientras, por lo tanto" y en el fotograma. Su defensa del sentimiento oceánico no la lleva a la totalización o a lo místico, sino más bien a una focalización en los pequeños detalles, aproximándose su peculiar estética al género clásico de la naturaleza muerta, siendo el soporte de lo heteróclito, no una mesa (el escenario reiterado de las uanitas) sino la piel, esa fina frontera a la que La Ribot intenta aproximarnos. Es necesario estar abierto a lo inaudito para compartir espacio con esta radical bailarina en el desafío de Panoramix (un espectáculo de tres horas de duración en el que reúne diez años de trabajo), pero también hay que intentar tocar el cuerpo, la metamorfosis de la danza, con la incorporalidad del sentido. Acaso el sentido es un toque, algo que reconoce el porte de la figura, que muestra que el goce tiene que ver, sobre todo, con el tacto, algo que se puede hacer, por supuesto, con la mirada y con el pensamiento. "Tocar la interrupción del sentido - dice Jean-Luc Nancy-, he ahí lo que, por mi parte, me interesa en el asunto del cuerpo". Los acontecimientos coreográficos de La Ribot tienen un tono y una tensión memorables que nos empujan hasta la experiencia de sentirse, hacia ese juego de gestos que suceden muy cerca y, curiosamente, a una distancia casi insalvable. "Los seres humanos -escribe John Berger- fueron creados para el baile. Fueron. Sólo mientras bailan se transforman en un don, en un puro don, todo lo que pueden hacer; sus capacidades y su ingenio, todas sus tretas, todas sus mentiras y todas sus terribles verdades. Seres creados para el tango". Es evidente que el baile atraviesa nuestras vidas, el cuerpo se entrega a un placer que es, también, una forma de dar cuenta de lo que nos obsesiona. La fascinante rareza, la distinción coreográfica (indisciplinada como la misma piel) de La Ribot, no deja de dar motivos para pensar, aunque con más fuerza nos conmuevan, esto es, obliguen al que contempla a desplazarse, a iniciar otra ruta del sentido.